ISABELLE
DE PORTUGAL,
OU
L'HÉRITAGE,

COMÉDIE HISTORIQUE,

EN UN ACTE, EN PROSE;

Dédiée à Sa Majesté l'Impératrice,

Par MM. ETIENNE et GAUGIRAN-NANTEUIL.

Et représentée, pour la première fois, sur le Théâtre de l'Impératrice, le 27 Novembre 1804, par les Comédiens ordinaires de sa Majesté.

Prix, 1 franc 20 centimes.

A PARIS,

Chez Mme. MASSON, Libraire, Editeur de Pièces de Théâtre, rue de l'Echelle, N°. 558, au coin de celle Saint-Honoré.

AN XIII. (1804.)

Digitized by Google

A SA MAJESTÉ L'IMPÉRATRICE.

MADAME,

ON chercherait en vain le sujet de notre Pièce dans l'Histoire d'Espagne, mais les traits de bienfaisance que nous avons attribués à l'Impératrice ISABELLE, nous les avons trouvés dans la vie de Votre Majesté.

Cette considération nous enhardit à vous dédier notre Ouvrage ; puissiez-vous l'accueillir avec bonté, et recevoir l'hommage du profond respect avec lequel nous avons l'honneur d'être,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Les très-humbles et très-obéissans Serviteurs,

C. G. ETIENNE, G. NANTEUIL.

Digitized by Google

PERSONAGES.	ACTEURS.
ISABELLE DE PORTUGAL, femme de l'Empereur Charles-Quint.	*Mlle. Emélie Levert.*
ELÉONORE, sa damme d'honneur.	*Mlle. Colombe.*
EMANUEL DE VEGA, poëte.	*M. Vigny.*
JACQUES, son frère, négociant.	*M. Picard, ainé.*
CHARLES, troisième frère, militaire.	*M. Clozel.*
LOUISE, leur sœur.	*Mlle. Adeline.*
HENRY, cultivateur, amant de Louise.	*M. Merville.*
THÉODORE, page de l'Impératrice.	*Mlle. Beffror.*
Le Chef des Piqueurs.	*M. Edouard.*
Pages, Piqueurs, Seigneurs.	
Paysans et Paysannes.	

La Scène se passe au hameau de Provera.

AVIS.

Il n'y a d'Edition avouée par l'Auteur, que celle dont les Exemplaires sont signés par l'Editeur. Elle poursuivra les contrefacteurs conformément à la Loi.

Digitized by Google

ISABELLE DE PORTUGAL,

COMÉDIE HISTORIQUE.

SCENE PREMIERE.

(On entend sonner du cor au lever de la toile.)

(Henry entre d'un côté du théâtre, plusieurs Piqueurs entrent de l'autre.

UN PIQUEUR.

DITES donc, l'ami.

HENRY.

Qu'y a-t-il pour votre service ?

LE PIQUEUR.

N'avez-vous pas rencontré, par hazard, une partie de la chasse ?

HENRY.

Je n'ai rencontré que deux dames, dans une calèche, avec un page à leur suite.

LE PIQUEUR.

Précisément; c'est l'impératrice Isabelle, qui s'est égarée, et que nous cherchons de tous les côtés.

HENRY.

Eh bien ! mes amis, vous la trouverez à une bonne demi-lieue d'ici, du côté de l'allée verte.

LES PIQUEURS.

Bien obligé : nous y courons. Allons, venez.

Digitized by Google

SCENE II.

LOUISE, HENRY.

LOUISE, *sortant de la maison.*

Quoi ! c'est vous, monsieur Henry, et comment êtes-vous ici de si bonne heure ?

HENRY, *soupirant.*

Ah ! chère Louise, quand vous saurez.

LOUISE.

Qu'avez-vous donc, Henry ?... Vous me faites frémir !

HENRY.

Nous ne nous marions plus.

LOUISE.

Nous ne nous marions plus !.. Eh ! qui a dit cela, monsieur ?

HENRY.

Mon père.

LOUISE.

Votre père !.. c'est un méchant, qui donne du chagrin à ses enfans, et qui ne veut pas les marier.

HENRY.

Ils sont tous comme cela.

LOUISE.

Ah ! doucement, je vous prie, monsieur Henry. Le major de Vega, mon père, que nous avons perdu depuis six mois, ne pensait pas ainsi. Oui, ma chère Louise, me disait-il toujours avant sa mort, tu aimes Henry, le fils du capitaine des chasses du château royal ; Henry t'aime bien aussi : il veut t'épouser ; son père a l'air de voir votre union avec plaisir. Eh bien ! ma chère enfant, vous serez mariés ; c'est moi qui te le jure. Je ne demande au ciel que de prolonger mon existence, assez long-tems pour que je puisse jouir de ton bonheur. Sois heureuse, ma Louise, et je mourrai content. Voilà, monsieur, voilà ce que me disait

Digitized by Google

ce bon père, que la providence nous a trop tôt ravis.... Hélas ! ce souvenir fait encore couler mes larmes.

HENRY.

Mais, ma bonne amie, laisse-moi donc achever. L'empereur va quitter son château de plaisance, pour retourner à Madrid : mon père, qui a reçu l'ordre de le suivre à la cour, et qui doit y occuper une place très-importante, me laisse possesseur de la ferme voisine, mais il veut que je me livre tout entier à l'agriculture, et, pour faire prospérer le bien qu'il m'abandonne, il ne consentira à mon mariage, que dans le cas où ma femme m'apporterait une dot de trois mille piastres.

LOUISE.

Hélas ! l'héritage que nous a laissé mon père, vaut à peine cette somme, et nous sommes quatre à le partager.

HENRY.

Tu penses bien, ma chère Louise, que je ne balancerai jamais entre un vil intérêt et l'amour que j'ai pour toi.

LOUISE.

Mes deux frères, que nous croyions riches, sont arrivés plus pauvres que jamais. Emanuel n'a que ses vers et sa bibliothèque.

HENRY.

Rassure-toi, ma chère Louise, je vais chercher à fléchir mon père. La cour est à la chasse dans la forêt voisine, il est de service auprès de leurs Majestés ; j'irai me jeter à ses pieds, je le supplirai d'être favorable à notre amour, et aussitôt que je serai libre, je reviendrai te faire part du résultat de notre entretien.

LOUISE.

Revenez bientôt, mon cher Henry, et songez que je vais compter les instans jusqu'à votre retour. Mais, voici mon frère, le poëte.

Digitized by Google

SCÈNE III.

EMANUEL, LOUISE.

EMANUEL, *sortant du bois, l'air préoccupé*

O vous ! qui régnez sur les cœurs... recevez... Ah ! mon dieu, je ne le trouverai pas... O ! vous qui régnez sur les cœurs... recevez... C'est singulier.... il n'y a qu'un instant, je le tenais... Mal-à-droit que suis, je l'ai perdu...

LOUISE.

Qu'est-ce donc que vous cherchez, mon frère ?

EMANUEL.

Ca ne te regarde pas...

LOUISE.

Peut-être l'aurai-je trouvé.

EMANUEL.

As-tu trouvé une rime, voyons...

LOUISE.

Ah ! ce n'est que cela...

EMANUEL.

Oui, mademoiselle ; une rime, pour la dédicace que je fais de mon poëme épique au premier Ministre ; cela me mènera loin.

LOUISE.

Oui, comptez là-dessus.

EMANUEL.

Comment, comment ! ne vas-tu pas aussi mépriser la poésie ; ne vas-tu pas adopter les belles maximes de messieurs tes frères. Tu te rappelles qu'ils ne pouvaient me pardonner de rester dans la maison paternelle, et d'y cultiver en paix les belles-lettres... Eh bien ! à quoi cela les a-t-il menés ? L'un nous a quittés, la tête pleine de superbes projets ; il voulait inventer de nouveaux métiers, perfectionner les manufactures, mettre à contribu-

Digitized by Google

tion les produits des deux mondes; il prétendait habiller toutes les Espagnes de ses nouvelles étoffes; il revient, ayant à peine un habit sur le corps.

LOUISE.

Hélas! mon frère, plaignons-le.

EMANUEL.

Oui, sans doute. Mais, Charles, qui, avec son épée, espérait subjuguer tout l'univers.... il avait de beaux plans de bataille, des idées sublimes en tactique; il voulait renverser les réputations les mieux établies, réduire les forteresses les mieux défendues, réformer tous l'ancien systême militaire. Il arrive, réformé lui-même.

LOUISE.

Dans le fait, ils ne paraissent pas heureux.

EMANUEL.

Je te l'ai dit: *parturient montes.*

LOUISE.

Comme vous voudrez, mon frère; leur état m'a vivement touchée.

EMANUEL.

Et moi aussi... Ce que je t'en dis, c'est seulement pour te prouver que la poésie... car enfin, je n'ai rien perdu, moi... Au reste, les as-tu vus ce matin; sont-ils délassés de leurs fatigues, leur as-tu préparé à déjeûner.

LOUISE.

Vous savez bien, Emanuel, que je n'ai pas besoin d'être prévenue de ces choses-là... Reposez-vous-en sur la tendresse que j'ai toujours eue pour mes frères.

EMANUEL.

Oui, oui; tu ès une bonne fille: mais, les voici.

Digitized by Google

SCÈNE IV.

LES MÊMES, JACQUES, CHARLES.

EMANUEL.

Bon jour, Jacques ; bon jour, Charles.

CHARLES et JACQUES.

Bon jour, mon frère.

EMANUEL.

Eh bien ! comment vous trouvez-vous ? Avouez qu'il est bien doux de revoir la maison paternelle. *Cara patria.*

CHARLES.

Hélas ! mon frère, nous serions trop heureux, si nous la retrouvions telle que nous l'avons quittée.

JACQUES.

Comme vous dites, mon frère, les pertes que j'ai éprouvées ne sont rien, en comparaison de celle que nous avons faite tous...

LOUISE.

Mon pauvre père !

EMANUEL.

Louise et moi, nous avons recueilli ses derniers soupirs ; il regretait bien de n'être pas entouré de toute sa famille.

CHARLES.

Hélas !

EMANUEL.

Je vous ai mandé que, depuis six mois, il était devenu infirme.

JACQUES.

Oui, la chère vôtre m'est parvenue dans son temps.

CHARLES.

J'en reçus la nouvelle avant la dernière bataille.

EMANUEL.

Louise était son Antigone..... Elle le conduisait

Digitized by Google

dans la maison, à la promenade au bois ; moi, de mon côté, pour charmer ses loisirs, égayer ses ennuis, je lui lisais mes vers soir et matin.

JACQUES.

Il était si bon !

CHARLES.

Si indulgent !

LOUISE.

Si patient !

EMANUEL.

A propos de cela, mes frères, je vais vous lire...

CHARLES.

Ah ! Emanuel, je t'en prie...

EMANUEL.

Je vais vous lire une lettre, que mon père m'a remise quatre jours avant sa mort, en me recommandant de ne l'ouvrir que lorsque nous serions réunis tous les trois.

LOUISE.

Et moi donc, mon frère.

EMANUEL.

Cela ne te regarde pas, ma sœur ; va-t-en chercher les objets renfermés dans la petite cassette de mon père, et apporte-les ici, pour que nous en fassions le partage, conformément à ses dernières intentions.

SCENE V.

EMANUEL, CHARLES, JACQUES.

CHARLES.

Ecoutons avec recueillement.

EMANUEL *ouvre la lettre.*

Hélas ! en appercevant ces caractères, tracés par sa main tremblante, je sens des pleurs s'échapper de mes yeux.

Digitized by Google

» Mes adieux à mes trois fils.

» Mes enfans, ma dernière heure s'approche, et » je n'éprouve qu'un regret en quittant cette vie, » c'est de ne pas vous voir tous réunis autour de » mon lit de mort. Je ne vous laisse point de for- » tune, et je crains qu'aucun de vous n'ait réussi » dans ses projets. N'accusez point la providence, » peut-être vous êtes-vous laissé entraîner par des » chimères séduisantes ; peut-être n'avez-vous pas » assez réfléchi sur l'état que vous deviez embras- » ser. Il en est tems encore, pensez-y de nouveau ; » ayez moins d'ambition et plus de persévérance, » soyez modérés dans vos désirs, et songez que la » célébrité ne fait pas le bonheur : quelle que soit » d'ailleurs la carrière que vous entreprendrez de » parcourir, soyez honnêtes, francs, désintéressés, » et puissiez-vous laisser sans tache, à vos enfans, » le nom que vous transmet le meilleur des pères.

» ALPHONSE DE VEGA.

» Je ne vous recommande pas votre sœur, vous » êtes tous quatre mes enfans. «

CHARLES.

Voilà bien son langage paternel.

JACQUES.

Pendant que vous lisiez, il me semblait l'entendre encore.

EMANUEL.

Quelles réflexions ne doit pas faire naître en vous ce testament moral ; car enfin, mes frères, vous voudriez vous le déguiser en vain, c'est à vous deux que s'adressent ces conseils sages et prévoyans.... Soyez modérés dans vos désirs, ayez moins d'ambition : qu'a-t-il voulu vous dire par ces mots ? Imitez votre frère Emanuel, cultivez en paix les belles-lettres, ce sont elles qui donnent un bonheur pur et sans mélange, qui élèvent, qui ennoblissent l'âme. Voilà le véritable sens de l'écrit que vous venez d'entendre.

CHARLES.

Permettez, mon frère, permettez.... Vous êtes dans l'erreur. Quelle carrière un père voit-il suivre avec le plus grand plaisir à ses enfans, celle qu'il a

Digitized by Google

parcouru lui-même ; le nôtre était militaire.... Il savait que c'était l'état le plus noble et le plus distingué ; ainsi, croyez-moi, mes frères, prenez tous deux un mousquet.

JACQUES.

A merveille, messieurs, à merveille ; vous suivez bien les conseils de mon père.... Vous voilà, plus que jamais, dans les projets chimériques. Eh ! pensez donc au solide ; il n'y a rien de tel que le commerce.... Faut-il approvisionner une province, nourrir un état... A qui s'adresse-t-on ? au négociant... L'orgueil, l'amour-propre, la politique, divisent les peuples, qu'est-ce qui les rapproche, c'est le commerce ; enfin, quel est le levier, le nerf, la ressource et la richesse des nations ? c'est encore le commerce ; rien que le commerce, et sans l'infidélité de mon associé, je serais aujourd'hui le plus riche négociant de l'Europe.

EMANUEL.

Allons, il extravague.

CHARLES.

L'original.

EMANUEL, *montrant la lettre à son frère Jacques.*

Là-dessus, Jacques, je n'ai qu'une chose à vous dire, et c'est mon père qui parle : » Soyez modérés » dans vos désirs. «

CHARLES, *la prenant des mains de son frère.*

Oui, c'est juste : Soyez modérés dans vos désirs.

JACQUES, *s'en emparant et la montrant tour-à-tour à ses deux frères.*

C'est mon père qui vous répond, messieurs : » Abandonnez vos projets chimériques, la célébrité » ne fait pas le bonheur. «

Digitized by Google

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LOUISE.

LOUISE.

Mes frères, le déjeûner est prêt; mais d'abord voici la cassette que vous m'avez demandée.

EMANUEL.

Je connais les intentions de mon père, permettez-vous que je fasse le partage, ainsi qu'il l'a ordonné : Charles, voilà son épée.

CHARLES, *la prenant avec transport et la mettant.*

Je me rappellerai qu'il ne la tira jamais que contre les ennemis de l'Empire.

EMANUEL.

Toi, ma sœur, voici l'anneau nuptial, qu'il portait depuis la mort de notre mère.

LOUISE, *la mettant à son doigt.*

Je reçois, avec transport, cet emblême sacré de leur union. (*à part.*) Ah! mon cher Henry, puisse-t-il devenir le gage de la nôtre.

EMANUEL.

Il ne reste plus que sa tabatière de buis et sa montre d'or... Mon frère, tu devines quel est ton partage.... Prends la montre... elle nous vient de père en fils... c'est un meuble qui appartient à l'aîné de la famille.

JACQUES, *la regardant et la mettant dans son gousset.*

Toutes les fois que j'y regarderai, je me souviendrai que mon père n'eut à rougir d'aucune heure de sa vie.

EMANUEL.

Moi, je garde la tabatière, où nous puisions si souvent, mon père et moi, et où j'ai trouvé tant de beaux vers pour mon poëme épique.... Il y en a encore... et je n'ai pas le plus mauvais lot.

Digitized by Google

LOUISE.

Allons, messieurs, voulez-vous déjeûner.

EMANUEL.

Volontiers, asseyons-nous.

CHARLES.

Maintenant, mes amis, qu'allons-nous devenir? il ne nous reste pour toute fortune que cette petite maison, et le modique terrein qui l'entoure.

EMANUEL.

Eh bien! ne nous quittons pas, demeurons-y tous ensemble.

JACQUES.

Sans doute, il serait doux de conserver intact l'héritage paternel, mais nous sommes jeunes, devons-nous ensévelir ici nos espérances, et j'ose le dire, nos talens... Cherchons à nous rendre utiles à la société... Ecoutez, mes frères, vous connaissez mes plans... ils sont infaillibles... les fonds seuls m'ont manqué pour les mettre à exécution.... J'ai déjà tenté quelques essais, mais dont d'autres plus riches se sont attribués toute la gloire; vendons la maison, abandonnez m'en le produit, et avant un an, (*à Charles.*) tu as un régiment; (*à Louise.*) toi, un mari; (*à Emanuel.*) tu ès le plus grand des poëtes épiques, et moi, le plus puissant manufacturier de toute l'Espagne.

CHARLES.

A votre santé, mon frère.

EMANUEL.

Oui, c'est superbe, c'est superbe; un revers, une banqueroute, et voilà tout l'édifice à bas.

LOUISE.

C'est vrai, ce projet là ne vaut rien.

CHARLES.

Je suis de l'avis d'Emanuel; il y a trop de chances à courir; écoutez-moi, mes frères, j'ai à vous proposer une chose beaucoup plus raisonnable, et qui, j'en suis certain, va concilier tous les avis.

Digitized by Google

EMANUEL.

Ah ! voyons.

CHARLES.

Mes amis, convenez-en, l'état militaire mène à tout ; il me faut quelques milliers de piastres pour lever une compagnie. J'ai déjà fait preuve de quelque bravoure ; si je suis capitaine, je serai bientôt colonel. Nous sommes en guerre, une bataille se livre, une action d'éclat, et me voilà général ; une fois général, vous êtes tous heureux. Le plus bel usage que l'on puisse faire de sa fortune, c'est de la répandre sur ceux qui nous appartiennent. Ici, la modestie m'arrête, et je ne veux pas vous faire entrevoir d'avance tous les bienfaits que je ferai pleuvoir sur vous.

JACQUES.

Et prenez garde, général, prenez garde, nous allons être trop riches.

EMANUEL.

Fort beau, ah ! c'est beau, mais une balle arrive. Adieu le généralat.

LOUISE.

Voilà bien des châteaux en Espagne.

(*Ils se lèvent de table.*)

EMANUEL.

Frivolité, illusion, chimère que tout cela. Vous allez chercher bien loin la fortune, quand vous la tenez sous vos mains. Tu parlais tout à l'heure de mon poëme épique, Jacques ; voilà, voilà une source de richesses et de bonheur pour toute la famille.

JACQUES.

A d'autres, maintenant.

LOUISE.

Il ne se corrigera jamais.

EMANUEL.

Le sujet de mon poëme est national ; il intéresse et la cour et la ville, abandonnez-moi le produit de notre héritage ; je fais imprimer mon ouvrage en caractères magnifiques et je le fais orner de superbes gravures.

Digitized by Google

CHARLES.

Faut-il pour cela une somme si considérable ?

EMANUEL.

Non ; mais, les éloges de la gazette de Madrid, vous ne les comptez donc pas ; ils sont fort chers dans ce moment ci.

CHARLES.

Eh ! mon frère, que vous importe la faveur ; vous demandez seulement qu'on vous rende justice.

EMANUEL.

Précisément : c'est que la justice n'est pas bon marché.

LOUISE.

Ah ! c'est bien vrai, tout renchérit.

EMANUEL.

Je dédie mon poëme au ministre ; la cour veut voir l'auteur, elle l'appelle, elle le désire, elle veut le placer. Je me dérobe à toutes les fêtes, à tous les honneurs, et je dis, j'ai un frère militaire, j'ai un frère négociant, une sœur nubile. De grace, que vos Majestés daignent répandre sur ma famille les bontés qu'elles me destinaient, et moi modeste, *contentus pauco*, accablé du poids de mes lauriers, je n'envie que les faveurs des muses, et sous leurs aimables auspices, je marche de succès en succès, et vais tout droit....

CHARLES.

A l'hôpital.

EMANUEL.

Eh ! non, mes frères, au temple de mémoire.

CHARLES.

Vous perdez la tête.

JACQUES.

On n'y peut plus tenir.

EMANUEL.

Eh ! non ; c'est vous qui déraisonnez.

LOUISE.

Allons, Emanuel, vous êtes fou.

(*Ils se lèvent de table.*)

Digitized by Google

JACQUES.

Mes frères, je vois bien que nous ne pourrons jamais nous entendre ; chacun tient à ses idées, ainsi, vendons la maison, et partageons-en le produit.

CHARLES.

A la bonne heure.

JACQUES.

Nous sommes trois.

LOUISE.

Comment ! trois, pour qui me prenez-vous donc, messieurs, et ma dot.

EMANUEL.

Je m'en charge.

CHARLES.

Compte sur moi.

JACQUES.

Je te la garantis.

LOUISE.

Je ne m'accommode pas de vos belles promesses.

JACQUES.

Sois tranquille. Allons, mes frères, allons préparer les affiches de vente ; rendons-nous chez le notaire, pour qu'il nous trouve promptement un acquéreur.

EMANUEL.

La maison ne sera pas vendue pour long-tems. je vous en réponds... Une fois mon poëme imprimé...

JACQUES.

Les premiers profits de mon commerce seront employés à la racheter.

CHARLES.

Je serai bien malheureux, si je ne reviens pas un jour me délasser ici des fatigues de la guerre.

JACQUES.

Allons, messieurs, allons chez le notaire.

Digitized by Google

SCENE VII.

LOUISE, *seule.*

AH ! mon dieu, mon dieu ! que vais-je devenir... Mes frères ne songent qu'à eux ; l'intérêt va les diviser ; peut-être resterai-je seule et sans appui... Henry ne revient pas, je crains bien qu'il n'ait pu fléchir son père... il devient ambitieux, il n'est plus sensible... (*Ici on entend un bruit de cor de chasse.*) Vous verrez que ces misérables trois mille piastres diviseront dans le même jour trois frères qui s'aimèrent ; un père et son fils, un amant et sa maîtresse. (*Elle pleure.*)

SCENE VIII.

LOUISE, THÉODORE.

LOUISE.

AH, mon dieu ! qu'entends-je ?

THÉODORE.

Je ne me trompe pas ; j'apperçois une jeune fille. Dites donc, la belle enfant.

LOUISE.

Ah, mon dieu ! c'est un page, fuyons.

THÉODORE, *la retenant.*

Restez, de grace, mademoiselle, n'ayez pas peur (*à part.*) Elle est charmante, et si je n'avais pas égaré sa Majesté dans la forêt, je regarderais mon avanture comme une bonne fortune. (*haut.*) Qu'avez-vous donc à pleurer, la belle ?

LOUISE.

Laissez-moi, monsieur ; laissez-moi...

THÉODORE, *à part.*

Comme elle est farouche ! quelle différence des

Digitized by Google

dames de Madrid. (*haut.*) Au moins aurez-vous la bonté de me dire dans quel endroit nous nous trouvons.

LOUISE.

Au hamean de Provera.

THÉODORE.

Au hameau de Provera : comment! nous avons fait plus de six lieues. Ah ! mademoiselle, vous m'avez rendu le plus grand service, il faut que je vous en témoigne ma reconnaissance ; permettez-moi de vous embrasser.

LOUISE.

Finissez, monsieur.

(*Elle veut fuir, il la retient par la main ; elle jette un cri.*)

SCENE IX.

LES MÊMES, ISABELLE, ELÉONORE.

ISABELLE, *d'un air sevère.*

EH bien, Théodore.

THÉODORE.

Ah ! madame, pardon ; vous nous avez si souvent recommandé la bienfaisance, j'ai vu une belle affligée, je m'empressais de la consoler.

ISABELLE.

Rassurez-vous, mon enfant... Eh bien ! étourdi que vous êtes, avez-vous des nouvelles de la chasse ?

THÉODORE.

Aucune, madame.

ELÉONORE.

C'est pourtant vous qui nous avez égarées.

THÉODORE.

Cette allée était si belle, et puis, madame a voulu visiter toutes les chaumières, tous les hermitages, pendant ce tems, la chasse s'est éloignée de nous....

Digitized by Google

ISABELLE, *le prenant à part.*

Théodore, remontez à cheval, et allez là rejoindre. Quand ma cour sera près d'ici, vous viendrez m'avertir, entendez-vous?

(*Il fait un grand salut et sort.*)

SCENE X.

ISABELLE, ELÉONORE, LOUISE.

ISABELLE, *à part.*

ELÉONORE, ne me faites pas connaître, je vous en prie... (*haut.*) Cette vallée est charmante, les environs de Madrid n'offrent pas un site aussi pitoresque.

ELÉONORE.

Madame, vous devez être fatiguée; si nous entrions dans cette maison, vous pourriez y prendre un peu de repos.

LOUISE.

Mesdames, donnez-vous la peine d'entrer, nous serons trop heureux...

ISABELLE.

Mon enfant, vous êtes bien aimable, et nous acceptons volontiers... Veuillez nous conduire à vos parens.

LOUISE.

Hélas! je n'ai plus ni père, ni mère.... et vous avez bien fait de venir aujourd'hui, mesdames, car demain, je ne pourrai peut-être plus vous offrir d'asile dans cette maison.

ISABELLE.

Pourquoi donc, ma bonne? vous nous dites cela d'un air bien triste.

LOUISE.

Hélas! madame, je suis victime.

ISABELLE.

Victime!...

Digitized by Google

LOUISE.

J'ai perdu mon père, et mes trois frères sont allés chez le notaire pour vendre cette maison, qui est notre unique bien, et dont ils veulent se partager le produit....

ISABELLE.

Il faut faire valoir vos droits.

LOUISE.

Ah! madame, vous devez le savoir.... les hommes sont si injustes.... jusqu'au père d'Henry, qui veut que sa future lui apporte trois mille piastres en dot.

ISABELLE.

Quel est donc cet Henry?

LOUISE.

Sauf votre respect, madame, c'est mon amant: son père n'était autrefois que garde principal de cette forêt, mais depuis qu'il est capitaine des chasses, il est devenu fier, c'est un gros monsieur, qui ne parle qu'or et qu'argent, et qui ne veut plus de moi pour sa bru.

ISABELLE.

C'est abominable.

LOUISE.

Je vous le disais bien, madame.

ISABELLE.

Il faudra arranger tout cela.

LOUISE.

Ah! bien oui, arranger... le roi lui-même n'en viendrait pas à bout.... Mes frères ne peuvent pas seulement s'entendre; chacun d'eux veut avoir tout l'héritage à lui seul.

ELÉONORE.

Mais, cette maison n'est pas mal.

ISABELLE.

Oui, elle est fort jolie... elle serait bien placée pour un rendez-vous de chasse... et puisqu'elle est à vendre...

Digitized by Google

LOUISE.

Comment, madame, est-ce qu'elle vous conviendrait ?

ISABELLE.

Je pourrais bien m'en arranger.

LOUISE.

Eh bien ! si vous voulez, nous allons faire affaire, mais vous me paierez ma part au moins.

ISABELLE.

Elle est d'une naïveté.

ELÉONORE.

Charmante.

LOUISE.

Ah ! messieurs mes frères, vous voulez vendre, j'ai autant de droit que vous.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, JACQUES, CHARLES, EMANUEL.

JACQUES.

ALLONS, le notaire est absent.

CHARLES.

Point d'acquéreur.

LOUISE.

Point d'acquéreur, j'en ai trouvé, moi. Madame...

EMANUEL.

Madame !... Serait-il bien vrai...

ISABELLE.

Oui, messieurs, je suis prête à acheter, si vous êtes toujours dans les mêmes dispositions.

JACQUES.

Hélas ! c'est bien malgré nous.

ISABELLE.

Comment !

Digitized by Google

JACQUES.

Si on encourageait le commerce...

CHARLES.

Si la bravoure seule était un moyen de parvenir.

EMANUEL.

Si l'on faisait plus de cas des belles lettres.

JACQUES.

Nous ne serions pas réduits à vendre la terre qui renferme les cendres du père le plus chéri ; mais les circonstances sont si dures.

CHARLES.

Les faveurs si mal distribuées.

EMANUEL.

Le goût si mauvais.

ISABELLE.

Messieurs, vous avez donc de grandes raisons de vous plaindre ?

JACQUES.

Madame, avez-vous entendu parler du manteau magnifique que l'Impératrice portait le jour de son mariage ?

ISABELLE.

Sans doute.

JACQUES.

Eh bien ! vous voyez devant vous celui qui en a tracé le dessin.

ISABELLE.

Est-il possible !

JACQUES.

Oui, madame : mais d'avides frelons s'en sont donnés comme les inventeurs.

EMANUEL.

Sic vos non vobis...

JACQUES.

La récompense destinée au mérite, a été donnée à l'intrigue. J'ai voulu reclamer, mais j'étais pauvre, il était tout simple qu'on ne voulut pas m'entendre.

Digitized by Google

ISABELLE.

Messieurs, vous vous plaignez peut-être un peu legérement... Il est si facile d'accuser..., j'aime à croire cependant que vos plaintes sont fondées. Je jouis à la cour de quelque crédit, et comme c'est bien mériter de l'Empereur, que de le mettre à même de réparer une injustice, faites-moi connaître par écrit, quels sont vos droits à reclamer son appui, je vous promets de faire valoir pour vous le peu d'influence que j'ai.... Mais, allons d'abord voir la maison.

JACQUES.

Ah! madame, que d'obligations ne vous aurai-je pas.... Je vous remettrai la note de tous mes travaux, les détails de mes plans.

CHARLES.

Je vous confierai un état exact de mes services.

EMANUEL.

Je vous lirai mon poëme épique.

ISABELLE.

Entrons dans la maison, et en la visitant, vous acheverez de m'éclairer sur tout ce qui vous intéresse.

JACQUES.

Madame...

EMANUEL.

Voulez-vous bien accepter ma main... Ah! mon frère, l'heureuse rencontre! Quel mélange de grace et de bonté.

JACQUES.

C'est le ciel qui nous l'envoie.

SCENE XII.

CHARLES, *seul.*

PENDANT que mes frères font voir la maison à cette dame, tâchons de retrouver tous mes titres, et mettons les en ordre pour être à l'appui de mon

Digitized by Google

plan. (*Il fouille dans son porte-feuille.*) Voici mon brevet d'entrée au service ; voici le certificat de mon commandant : j'espère que ces témoignages honorables... Mais, quelle est cette femme qui nous a promis sa protection ? comment se trouve-t-elle ici ? J'apperçois son amie qui s'avance... Soyons galant auprès d'elle.

SCENE XIII.

CHARLES, ELÉONORE.

ELÉONORE, *à part.*

Parlons à ce jeune homme ; exécutons les volontés de l'Impératrice. (*à Charles.*) Monsieur, je suis bien aise de vous trouver seul, j'ai quelque chose de très-important à vous dire.

CHARLES.

Madame....

ELÉONORE.

Vous êtes officier réformé ?

CHARLES.

Il est vrai, madame ; la jalousie d'un de mes supérieurs a causé ma disgrace, mais je n'ai jamais renoncé à l'honneur de servir l'état.

ELÉONORE.

Je suis charmée de vous trouver dans ces dispositions ; je suis presque sûre de pouvoir vous être utile.

CHARLES.

O ciel ! se pourrait-il ?

ELÉONORE.

Par la protection de la dame que j'accompagne.

CHARLES.

Comment !

ELÉONORE.

Son mari n'a qu'à dire un mot.

Digitized by Google

CHARLES.

Je vous entends, c'est la femme d'un officier supérieur.

ELÉONORE.

Oui, très-supérieur : il est un de nos généraux les plus illustres ; il a remporté de grandes victoires.

CHARLES.

O ciel ! serais-ce l'épouse du brave dom Pédre ?

ELÉONORE.

Qu'il vous suffise de savoir l'intérêt réel qu'on vous porte ; mais ne cherchez point à connaître la main qui vous oblige.

CHARLES.

Madame, où trouver des expressions...

ELÉONORE.

Hâtez-vous, allez rédiger votre placet, remettez-le moi. De la prudence, de la discrétion, et soyez sur que dans huit jours vous n'aurez plus de plaintes à former.

SCENE XIV.

ELÉONORE, JACQUES.

JACQUES, *à part, en entrant.*

CE diable d'Emanuel s'est emparé de cette dame, et l'assassine avec ses vers.

ELÉONORE, *à part.*

A merveille ! voici le négociant.

JACQUES, *à part.*

Tâchons de savoir qui elles sont. (*haut.*) Eh bien ! madame, vous avez fait comme moi, vous n'avez pas pu y résister. Mon frère ennuie votre compagne ; elle n'a pas l'air de se soucier beaucoup de la poésie : mon entretien paraissait lui plaire davantage : savez-vous qu'elle parle commerce comme un ange...

Digitized by Google

ELÉONORE.

Ce n'est pas étonnant.

JACQUES.

Vous m'éclairez. Je gage que c'est la femme de quelque homme versé dans l'économie politique de quelque habile spéculateur ?

ELÉONORE.

Son mari a réussi dans de grandes entreprises.

JACQUES.

Je vois ce que c'est ; c'est la femme d'un manufacturier. Je l'aurais deviné, à son air de noblesse et de grandeur.

ELÉONORE.

Oui, son époux est chargé, par sa place, de protéger le commerce, d'encourager les découverter utiles ; il va visiter les fabriques, pensionne les vieux ouvriers : c'est lui qui a relevé tant d'ateliers déserts, et assuré la prééminence aux marchandises du pays.

JACQUES.

S'il récompense les négocians laborieux, j'ai peut-être quelques droits à sa bienveillance. Mais, comment pénétrer jusqu'à lui ? pensez-vous que sa femme consente à être mon interprète.

ELÉONORE.

Vous ne sauriez mieux vous adresser ; une demande présentée par sa main, est presque toujours sure d'être accueillie.

JACQUES.

Jacques, te voilà au comble de tes vœux... Mon mémoire, mes échantillons, tout est prêt, je vais les chercher ; mais, croyez-vous qu'elle veuille...

ELÉONORE.

Puisque c'est un bienfait, ou plutôt une justice que vous avez à solliciter, je puis vous répondre de son zèle et de sa protection.

JACQUES.

J'y cours, j'y cours, et de suite je reviens. Ah ! messieurs mes frères, nous allons voir si le commerce...

Digitized by Google

SCENE XV.

ELÉONORE, *seule.*

IL parait que notre présence, dans cette maison, va faire bien des heureux... Quel beau jour pour Isabelle. Mais, je l'entends.

SCÈNE XVI.

ELÉONORE, ISABELLE, EMANUEL.

EMANUEL.

N'EN parlons plus, madame; l'affaire de la maison est conclue, j'en reçois le montant. (*Eléonore lui donne un porte-feuille.*) Voici les titres qui vous en assurent la propriété. Revenons à mon poëme, il est en vingt-deux chants, nous n'en sommes encore qu'à la moitié du premier.

ISABELLE.

Qu'à la moitié du premier... il y a de très-beaux vers.

EMANUEL.

Ah! madame, si vous vouliez m'accorder seulement 15 jours, vous en entendriez bien d'autres.

ISABELLE.

Monsieur, faites-moi plutôt le plaisir de venir à Madrid... mon mari.

EMANUEL.

Comment, madame, votre mari aime les belles-lettres!

ISABELLE.

Non-seulement il les aime, mais il en est le protecteur.

EMANUEL.

Ah! le brave homme; je le devine, c'est un savant

Digitized by Google

ISABELLE.

Personne n'aime plus que lui les vrais talens ; il a fondé des prix, organisé l'instruction.

EMANUEL.

Ah ! madame, faites-moi faire connaissance avec lui.

ISABELLE.

Nous avons une bibliothèque, si vous voulez vous charger de la diriger ?

EMANUEL.

Madame, serais-je digne...

ISABELLE.

Vous ferez plus, vous l'enrichirez de vos ouvrages.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, LOUISE.

LOUISE.

MESDAMES, je viens de préparer une petite colation sous le treillage du jardin ; si vous voulez accepter du laitage et des fruits.

ISABELLE.

Avec grand plaisir.

EMANUEL.

Madame, vous verrez les dépendances de votre nouvelle propriété.

LOUISE, *bas à Isabelle.*

Henry, le jeune homme dont je vous ai parlé, est là...

ISABELLE.

C'est bon, demeurez, et demandez à messieurs vos frères s'ils sont contens de notre marché.

Digitized by Google

SCENE XVIII.

EMANUEL, JACQUES, CHARLES,
arrivant chacun par un côté différent.

EMANUEL.

EH bien! monsieur Jacques : eh bien! monsieur Charles.

JACQUES et CHARLES.

Eh bien! monsieur.

EMANUEL.

La poésie mène donc tout droit à l'hôpital?

JACQUES.

Non, non, c'est le commerce qui rétrécit l'âme, qui ne mène à rien...

CHARLES.

Non, messieurs, non; c'est l'état militaire qui est le pire de tous... qu'en dites-vous?

EMANUEL.

Vous mériteriez bien que je vous abandonnasse à votre malheureux sort... ingrats...

JACQUES.

Il faut les confondre.

CHARLES.

Ah! si je pouvais parler.

EMANUEL.

Savez-vous quelle est la dame qui a acquis notre maison?

JACQUES.

Non; j'avais besoin que tu vinsse me l'apprendre.

CHARLES.

Puisque vous êtes au fait, messieurs, vous devez savoir que c'est la femme d'un général.

Digitized by Google

EMANUEL.

Eh bien ! oui, la femme d'un général, bien trouvé, c'est la femme d'un littérateur.

JACQUES.

Taisez-vous donc, messieurs ; vous me faites un mal... C'est la femme d'un manufacturier.

EMANUEL.

Allons, il ne rêve que manufacture.

CHARLES.

Taisez-vous, je vous dis qu'il a remporté de grandes victoires.

JACQUES.

Il a réussi dans de grandes entreprises ; il a relevé nos manufactures.

EMANUEL.

Il a fondé des prix, organisé l'instruction.

CHARLES.

Je le tiens de sa compagne.

JACQUES.

Et moi aussi.

EMANUEL.

Quand je vous dis que je le tiens d'elle-même.

JACQUES.

Messieurs, il y a quelque chose là-dessous.

EMANUEL.

Peu m'importe, l'affaire est conclue.

JACQUES.

Oui ; mais, les espèces.

EMANUEL.

Le montant doit être dans ce porte-feuille.

JACQUES.

As-tu compté la somme.

CHARLES.

Fi donc !

EMANUEL.

C'eut été malhonnête.

Digitized by Google

JACQUES.

Messieurs, en affaires, il est bien question d'honnêteté ; il faut toujours vérifier, donne, donne.

EMANUEL.

Auri sacra fames.

JACQUES.

Que vois-je.

EMANUEL.

Eh bien ! est-ce que le compte n'y est pas ?

JACQUES.

Comment donc ! il y est, et bien au-delà : voilà des billets de banque pour dix mille piastres ! trois fois la valeur de notre héritage.

CHARLES.

Messieurs, il y a erreur ; nous devons nous empresser....

SCENE XX.

LES MÊMES, LOUISE, HENRY.

LOUISE et HENRY.

Mes frères, mes frères, savez-vous la nouvelle ?

EMANUEL.

Qu'est-ce ?

HENRY.

Nous allons nous marier.

CHARLES.

Vous marier !

LOUISE.

Oui, messieurs ; j'ai ma dot. La dame qui a acheté la maison m'en a fait cadeau.

HENRY.

Voilà les titres, qu'elle m'a remis.

Digitized by Google

JACQUES.

Je m'y perds ; que signifie ?...

HENRY.

Allez, allez, c'est la femme d'un grand agriculteur ; elle m'a promis, pour notre petit jardin, les plantes les plus rares, les graines les plus précieuses.

JACQUES.

Quel énigme !

SCENE XIX.

ISABELLE, ELÉONORE, *sortant*, 4 PAGES.

(*On entend sonner du cor.*)

EMANUEL.

OH, oh ! qu'est-ce, qu'est-ce que çà ! un homme de lettres qui a des pages !

THÉODORE.

Madame, conformément aux ordres de votre majesté, (*tout le monde se découvre.*) j'ai rejoint la chasse : l'empereur était extrêmement inquiet de votre absence ; il brûle de vous revoir, et il a ordonné à une partie de la chasse de venir au-devant de vous. La voici qui s'avance.

EMANUEL.

Eh bien ! mes frères, voilà le mot de l'énigme. L'empereur réunit en effet les qualités du guerrier, du savant et de l'homme d'état ; on ne nous avait pas trompé.

CHARLES.

Ah ! madame, pardonnez la liberté avec laquelle...

ISABELLE, *avec bonté.*

Messieurs, l'accueil que j'ai reçu chez vous m'est d'autant plus agréable, qu'il me fournit l'occasion d'être utile à une famille aussi recommandable par son propre mérite que par les services distingués de ses ancêtres. Je vais porter vos vœux et vos espérances à sa majesté : avant peu, vous serez satis-

Digitized by Google

faits. L'empereur récompense tous les genres de mérite ; celui qui enrichit l'état par ses spéculations, celui qui le fertilise par ses travaux, celui qui l'embélit par ses talens, celui qui le défend par son courage, ont tous des droits à sa protection et à sa munificence.

EMANUEL.

Mecenas atavis....

LES FRÈRES.

Paix donc.

ISABELLE.

Mais, souvenez-vous bien qu'avant de se plaindre d'un souverain, il faut avoir éclairé sa justice.

LOUISE.

Madame, les paysannes des environs, demandent la permission d'offrir des fleurs à votre majesté.

Ici le Divertissement commence : des Paysans et Paysannes apportent des fleurs à l'Impératrice. On finit par une danse et des chansons.

Air : *Des Folies d'Espagne.*

CHŒUR.

Avec plaisir,
Daignez accueillir
Nos fleurs ;
Et nos cœurs,
Charmante Isabelle ;
Un peuple fidelle
Célèbre à jamais
Vos bienfaits.

Air : *De comment faire.*

EMANUEL.

Compagne d'un vaillant guerrier,
De bonte c'est un vrai modèle,
Pour l'un réservons le laurier,
Et pour l'autre la fleur nouvelle.
Par sa grandeur, par ses succès,
Le héros régnant nous étonne.
Mais, Isabelle, les bienfaits
Sont les fleurons de ta couronne.

CHŒUR.

Avec plaisir, etc.

Digitized by Google

CHARLES.

Pour nos cœurs belliqueux et fiers,
La paix présente aussi des charmes :
Encore un succès sur les mers,
Et nous poserons tous les armes.
Mais toujours le chef de l'état,
Quelque danger qui l'environne,
Trouvera dans chaque soldat
Un défenseur de la couronne.
Avec plaisir, etc.

JACQUES.

Madame, grace à vos bontés,
Qu'une faveur me soit permise ;
Du grand titre que vous portez
Daignez orner mon entreprise ;
Je ne crains plus avec raison
Que la fortune l'abandonne,
Il lui suffit de votre nom
Pour que le succès la couronne.

CHŒUR.

Avec plaisir, etc.

LOUISE, *au Public.*

Thalie, au milieu de sa cour,
De lauriers doit ceindre sa tête ;
Mais ; dans ce modeste séjour,
Avec quelques fleurs on la fête.
Nous mêlons un faible bluet
Aux palmes que sa main moissonne,
Trop heureux si notre bouquet
Ne dépare point sa couronne.

CHŒUR.

Avec plaisir, etc.

FIN.

Bibliothèque Nationale

De l'Imp. de MB. DEVERGNE, rue Saint-Denis,
N°. 155, près celle du Petit-Hurleur.

Digitized by Google